Frédéric Jost

1er régiment de Salopards

1er Régiment de Salopards est la réécriture par le même auteur d'un ouvrage paru en décembre 2007 aux Éditions Déméter sous le titre Les sept spahis.

Du même auteur :

– *Meurtre d'un in*stit (Édition du Bout de la Rue, 2012)

– *Paradis à l'ouest*

(réécriture de Talia, paru aux Editions Déméter en 2008)

– Alice obéit à merveille (7 Écrits Éditions, 2013)

EXTRAIT

Sommaire

Prologue – Le retour des oies sauvages..... 7
1 – Pasko ou un accident est si vite arrivé ! 15
2 – Lajili ou une dette morale..... 27
3 – Castigo ou Laissons entrer le soleil !..... 43
4 – Labarre ou l'or du Rhin 55
5 – Je voudrais tant que tu te souviennes… 75
6 – Dieu, que Marianne était jolie 89
7 – Nuit chaude à La Varenne Saint-Hilaire 107
8 – Mir ou les re-morts du Rhin 119
9 – Marvet et les deux têtes du dragon..... 127
10 – Le Guilvinec ou la 7e cible 135
11 – Les cercles de l'Enfer..... 155
12 – Leurres de vérité..... 167
13 – Plus fort que sa volonté 175
14 – Maldonne ! 183
15 – La traque..... 195
16 – Baron ou l'honneur d'une barbouze..... 207
17 – Le départ des oies sauvages..... 221
Épilogue – M et W 233

EXTRAIT

EXTRAIT

*Je n'ai pas écrit ce livre, c'est lui qui m'*a écrit.
FJ

Aux enfants d'Orly.
FJ

EXTRAIT

EXTRAIT

Prologue
Le retour des oies sauvages

Vendredi 20 mars 1981, Bade-Wurtemberg (ex RFA)

Ils marchent comme des automates. Il ne pleut plus mais le sol est trempé. Les rangers sont alourdies par la boue. La couleur noire des bottes à lacets a disparu depuis longtemps. Les treillis imbibés de pluie et de sueur collent à la peau. Cela fait soixante kilomètres qu'ils marchent. Le paquetage de combat arrimé au dos et lesté entre autres des boîtes de rations réglementaires pour deux jours et de la moitié de tente pour le bivouac se fait de plus en plus maudire. Sans compter le FSA. La lanière du fusil semi-automatique cisaille cruellement l'épaule. Le maréchal-des-logis-chef qui commande le groupe a le privilège d'avoir en tant que sous-officier une arme moins encombrante et surtout plus légère : un PM qu'il porte en bandoulière. Le pistolet-mitrailleur pèse sept à huit cent grammes de moins qu'un fusil. Une sacrée différence après deux jours de marche forcée.

« Le Rhin ! »

EXTRAIT

Le maréchal-des-logis-chef Marvet exulte de joie. Il se retourne pour annoncer la bonne nouvelle.

« Plus qu'une vingtaine de bornes ! »

Le petit groupe ne réagit pas. À l'arrière, on chuchote. Sans se regarder pour ne pas se faire repérer.

« Tu veux que je te dise, Sof' ? Le margi, c'est rien qu'un gros con ! S'il m'avait écouté, on aurait pu prendre un chemin plus court depuis Hohenhaslach et on serait déjà rentrés ! Là, on est trop au Sud.

– Te bile pas, Jean-Ré. Dans une paire de plombes, on arrive au quartier Martin !

– C'est quand même un gros con. »

Il s'est laissé dépasser par les autres. Le grand Pasko qui marche maintenant derrière Jean-Rémy Labarre et Sofiane Lajili se demande dans combien de temps il va tourner de l'œil. Sa grande taille lui a valu de devenir serveur FM.

Privilège dont il se serait bien passé.

« Putain ! » s'écrie-t-il en remettant d'aplomb les bandes de munitions et la béquille du fusil-mitrailleur sur ses épaules. « Encore dix mois au jus ! »

Ses yeux gris-bleu laissent couler des larmes amères. Comme toujours, ses pensées vont vers Lucie. Son rayon de lumière qui l'attend à Boissy. Il pense aussi à la petite imprimerie, dans laquelle il travaillait comme apprenti. Jusqu'au jour où… Ah, pourquoi diable avait-il donc écouté Big Bill ? C'était un plan génial comme ils avaient tous dit dans la cité de la Haie-Griselle à commencer par les potes du caïd. Le plan génial avait bien failli le conduire au quartier des mineurs. Heureusement, aucune preuve de complicité n'avait pu être établie.

EXTRAIT

P*résomption d'innocence*, avait clamé le commis d'office, mais quand même de gros soupçons avaient commenté les flics en voix off. Mauvaises fréquentations avait conclu le juge. *Qu'on veuille l'admettre ou non*, cette affaire avait bel et bien été son ticket pour le 1er RS.

Le petit groupe longe la rive droite du fleuve en marchant vers le nord. Au détour d'un sentier, une clairière au sol noir et gras s'ouvre devant eux.

« On contourne en restant à couvert ! » s'écrie Marvet. « Les rouges nous crament, si on traverse en ligne droite ! »

« Ben voyons ! marmonne Labarre, c'est bien connu, l'Armée Rouge nous épie !

– Cause toujours, parano, renchérit Lajili, la 3e Guerre mondiale, elle est dans ta tête d'allumé !

– Attention, un Ruskof ! ironise Castigo.

– Barge ! Total barge, murmure Pasko. Si on s'amuse à parler russe dans les sous-bois, il crache aussitôt les trente-deux dragées de son PM !

– Qu'est-ce que vous dîtes, là-bas, derrière ?. »

– Rien, Chef ! répond Lajili en plaçant ses mains en porte-voix, on dit que le paysage, on *l'aime* ! »

Le MDL revient vers ses hommes en marchant d'un pas ferme. Il se plante devant Lajili.

« Garde ton insolence pour la revue de matériel. Dès qu'on arrive à la caserne, vous nettoyez le barda, le matos, les FSA, tout, quoi ! Vous aurez trente minutes, pas une de plus ! Je vérifierai moi-même. Et si je trouve un gramme de crasse, un seul, alors ce sera quatre jours de trou pour les rebelles, quatre ! »

EXTRAIT

Le sous-officier dresse quatre doigts sous le nez de Lajili qui le fixe sans ciller.

« Qu'est-ce que je fous là ? », se demande Alain Marvet en passant sa main sur son visage glabre et anguleux. « Mais qu'est-ce que je fous là ? Tous les deux mois, je dois faire le mariolle avec des gus du nouveau contingent. Ah, si j'avais pas cassé la gueule au 'pitaine à Solenzara, après m'être bourré la mienne au retour de Kolwesi ! C'était en mai 1978. Au 2e REP, j'avais la mer, le soleil, les filles et les bars. Ah, la Légion… »

La petite colonne suit en silence le sous-officier perdu dans ses pensées nostalgiques. Le soleil va-t-il enfin se décider à sortir ? Rien n'est moins sûr. De gros nuages s'amoncellent à l'ouest. Soudain, un cri.

« À l'aide ! »

Pasko vient de s'enliser dans une tourbière. La vase a déjà englouti ses jambes jusqu'aux des genoux. Il tient le FM à bout de bras, qu'il tend au-dessus de sa tête. Il connaît le tarif en cas de perte d'armes : le reste du service incarcéré dans la forteresse de Landau. Il le sait par son copain, le soutier Di Napoli, dont l'un de ses quinze camarades de chambrée a vécu cette mésaventure.

C'était en février, au début des classes. Il neigeait. Les 2e classe M'Sala et Czaplinski avait assemblé leurs demi-canadiennes pour le bivouac. Il avait neigé toute la nuit. Ils dormaient – enfin, si on peut appeler cela dormir, lorsqu'on est réveillé cinq ou six fois dans la même nuit, pour replier la tente, prendre ses affaires, marcher une dizaine de kilomètres et remonter les deux demi-tentes – ils avaient donc dormi avec leurs fusils posés le long de leur corps. À

EXTRAIT

l'aube, M'Sala ne retrouvait plus son FSA. Czaplinski soupçonnait l'adjudant d'avoir dérobé l'arme au cours de la nuit. Ce genre d'acte malveillant et gratuit était malheureusement fréquent. Il n'y avait aucune source de profit. C'était juste histoire de tenir les appelés en état d'alerte permanent. Instruction militaire, mais aucune pédagogie, puisque l'arme dérobée n'était jamais restituée.

Lajili, Labarre et Castigo s'élancent vers Pasko.

« Respire lentement et à fond », suggère Lajili dans un calme qui ne lui est pas habituel.

« Tends le canon de la gégène et accroche-toi, on va te tirer de là ! » Ordonne Labarre.

« On va te sortir de ce merdier », rassure Castigo.

Marvet s'arrête, se tourne, laissant son visage exprimer la plus grande impatience. Il s'approche du petit groupe en prenant ostensiblement son temps. Puis, il s'adosse contre le tronc d'un arbre et extirpe un paquet de Caporal froissé de l'une des poches de treillis. Il en sort une cigarette sans filtre, l'allume en protégeant la flamme de l'allumette avec ses mains et contemple, amusé, la scène qui se déroule sous ses yeux.

« Alors, la bleusaille, c'est dur, hein ? demande-t-il dans un humour teinté de mépris. Vous savez, il vous reste encore une semaine avant la fin de vos deux mois de classe. Après, vous aurez vos affectations – à tous les coups en escadron de combat – et là, vous allez en chier pendant dix longs mois. Faudrait piger que vous êtes au 1er Spahis, pas dans le bac à sable de votre cité !

EXTRAIT

– Merci de votre aide, Chef, ose répondre Castigo tandis, qu'avec Labarre et Lajili, il s'échine à tirer Pasko accroché au canon de son FM hors de la vase.

– De rien, répond le sous-officier, sans comprendre l'ironie. Vous donner de bons conseils fait partie de mon travail d'instructeur.

– Merci pour vos encouragements, insiste Lajili.

– Toi, le crouille, j't'ai pas sonné ! Lâche Marvet entre deux volutes de fumée.

Lajili se relève et s'approche de Marvet.

– Comment tu m'as appelé, là ? »

Après s'être assuré que Pasko soit tiré d'affaire, Labarre se relève à son tour et s'interpose entre les deux soldats belliqueux.

« Laisse tomber, Sof'. C'est de la provoc ! Il cherche un motif valable pour te faire coffrer au mitard, voire en forteresse.

– T'as raison….J'laisse béton, parce que c'est toi qui m'le demande, Jean-Ré. Sinon, je crois que j'l'aurais crevé, ce halouf ! »

« Sa race ! Comment il m'a parlé, le porc ? Si Jean-Ré n'avait pas été là, j'te dis pas comment je l'aurais planté ! Mouais, et pis après, au gnouf, Sofiane !

J'aurais bien voulu savoir parler comme lui. Faire des études. Devenir *Monsieur l'instituteur.* Mouais, les études, je risquais pas d'en faire, avec tout le monde qu'il y avait à la maison ! Moi, je me suis toujours débrouillé avec les petites combines dans ma cité d'Orly. Mouais, c'est vrai, maintenant que j'y pense, je me dis que j'ai peut-être abusé quand j'ai chouré le véhicule de livraison de mon patron pour

EXTRAIT

aider des potes à vider une baraque à Villeneuve. Pour ça, j'ai eu droit à un casier et un aller direct pour les spahis, sans passer par la case départ et sans prendre les vingt mille francs ! ».

Rassuré par le retour au calme de son copain, Labarre se tourne vers Marvet. Embarrassé par le regard froid qui tentent de lire en lui, il fixe l'étiquette patronymique cousue sur le treillis de son indique du gradé : M D L – C A. Marvet – 1 R S.

« Qu'est-ce que vous avez contre les cités ?

– T'as pas encore compris, l'Intello ? Tes potes ont tous un casier. Le 1er, c'est un régiment disciplinaire.

– Les bataillons disciplinaires, c'est de l'histoire ancienne.

– Officiellement ils n'existent plus depuis la dissolution des bat' d'Af,[1] Monsieur Je-Sais-Tout, n'empêche que le 1er RS, c'en est un. Ça t'en bouche un coin, hein ?

– Moi, je n'ai pas de casier judiciaire.

– J'te raconterai ton histoire, un autre jour ! »

Ils reprennent leur marche. Le soleil a traversé la couche des nuages. Mais pour combien de temps ? Le vent a molli. Les lanières martyrisent les épaules. Ils sont surchargés. Instruction militaire oblige. Ils s'approchent de Germersheim. À cet endroit, le Rhin forme un coude vers le nord-ouest. Une maison a été bâtie sur un plan en surplomb. Marvet ajuste les sangles de son paquetage, moitié moins lourd que ceux des quatre autres spahis. Galon oblige.

Il sourit.

[1] Bataillons d'Afrique.

EXTRAIT

Ce soir, permission de soixante-douze heures. Cette nuit, il videra autant de canettes de bière qu'il voudra. Le soleil éclaire son visage hâlé. Il commence à fredonner en calant le rythme scandé de sa voix sur celui de sa marche lente :

Les oies sauvages vers le Nord…

Leurs cris dans la nuit montent…

Gare au voyage car la mort…

Nous guette par le monde…

EXTRAIT

1
Pasko ou un accident est si vite arrivé !

Jeudi 11 décembre 20.., Sucy-en-Brie (Val-de-Marne)

Le chauffeur routier manœuvra son trente-huit tonnes avec dextérité et le dirigea en marche arrière vers le quai en suivant dans le rétroviseur les instructions du cariste. Lorsque le moteur fut arrêté, le cariste et un manutentionnaire déverrouillèrent les portes à l'arrière du camion. Le routier descendit de la cabine et savoura le plaisir de griller une brune.

Aux commandes de son chariot-élévateur, le cariste prenait les palettes une par une à l'intérieur du poids-lourd. Le manutentionnaire attendit que son collègue eut rangé les palettes dans l'entrepôt, à l'endroit exact de leurs zones de stockage, avant de déchirer le film rétractable qui les enveloppait à l'aide d'un cutter. Ils portaient tous deux un overall orange au dos duquel on pouvait lire PPR en lettres noires inscrites dans un rectangle blanc. Philippe Pasko Routage.

EXTRAIT

Le fondateur et dirigeant de la PME arrivait justement. Il roula à toute vitesse jusqu'au fond de la petite cour. Là, loin du quai de déchargement, il gara sa BMW bleu marine sur son emplacement réservé. Personne ne pouvait se tromper : chacune des douze places était identifiée au moyen d'une plaque métallique fixée sur le mur de briques. Elles étaient toutes estampillées au logo PPR. Quatre d'entre elles mentionnaient Agents de manutention, une autre indiquait Secrétaire, tandis qu'une autre encore affichait Contremaître. Parmi les six autres plaques, deux d'entre elles portaient l'inscription Partenaire commercial, euphémisme pour client, tandis qu'une autre rappelait que le Cabinet comptable pouvait toujours compter sur une place disponible. De même, l'emplacement identifié Municipalité rappelait que Philippe Pasko entretenait les meilleures relations avec les élus locaux. Quant à l'emplacement réservé au fondateur-dirigeant, il avait été désigné comme étant la place du PDG. Un emplacement unique enfin, était destiné à accueillir l'ensemble des Fournisseurs, Livreurs, Représentants et Visiteurs.

« Pas cool, ce matin ! », commenta le cariste.

Pasko venait de s'éjecter de son bolide. Il courut pour venir se planter devant le routier.

« Ah, vous voilà enfin ! rugit-il. Cela fait deux jours que je n'arrête pas de téléphoner à Télé 7 ! Mardi, le papier n'était pas prêt. *Problème d'encre* sur une tête-couleur, qu'ils m'ont dit. Tu parles ! Ils n'avaient pas bouclé le numéro Spécial Noël, tout simplement. Hier, votre camion est parti de l'imprimerie en début d'après-midi. Et ce n'est que ce matin que vous arrivez ?

– J’ai eu une panne de…commença le routier en écrasant discrètement son mégot contre le talon de son gros soulier.

– Veux pas savoir ! Si le Spécial Noël n’arrive pas à temps dans les boîtes aux lettres des abonnés, je vous en tiendrais pour responsable ! »

Pasko sortit son inséparable agenda en cuir ainsi que son stylo-plume gravé à ses initiales de son pardessus, se plaça devant la calandre du poids-lourd et releva le numéro inscrit sur la plaque minéralogique dans l’agenda ouvert à la semaine 50. Le routier haussa les épaules, puis, d’une chiquenaude habile, jeta son mégot, loin dans la cour, sans plus se soucier désormais des règles de bienséance et grimpa dans la cabine de son semi-remorque. Il s’engagea dans l’avenue Winston Churchill en direction du Fort, sans remarquer que personne n’avait pensé à refermer les portes à l’arrière de son camion.

*

* *

Pasko n’habitait pas très loin. Sa maison située dans la rue de la Fontaine de Villiers n’était pas distante de plus de deux kilomètres.

« Faudrait que je me décide enfin à venir à pieds ! Au moins, à partir des beaux jours. Cela me permettrait d’éliminer cette petite brioche naissante ! »

Il alluma le plafonnier et vérifia dans le rétroviseur intérieur si son visage avait n’était pas trop marqué par cette journée de travail qui se terminait. Il recoiffa

EXTRAIT

ses cheveux poivre et sel, puis lissa sa fine moustache également poivre et sel avant de décider qu'il était présentable pour aller voir Monique. Il sortit le téléphone de l'étui de cuir accroché à sa ceinture et composa le numéro qu'il connaissait par cœur. Prudent, il n'avait pas enregistrer le numéro dans la mémoire de son téléphone. On ne sait jamais.

« Allô ? C'est moi. Je viens.

– Il faut qu'on parle. Ça ne peut plus durer comme ça. Je veux dire, par rapport à ta femme.

– Je t'ai déjà dit, que j'engage une procédure de divorce dès que…

– Cela fait un an et demi que tu me dis ça !

– J'ai déjà contacté mon avocat !

– Bon, viens et on s'explique. »

Pasko composa ensuite un autre numéro. Celui-là, il pouvait bien le mettre en mémoire. C'était toujours autant de temps de gagné.

« C'est moi. Je rentrerai tard ce soir… Du travail supplémentaire pour le *Spécial Noël*… Non, ne m'attends pas. »

Son épouse était-elle dupe ? En tout cas, il lui en savait gré de respecter les convenances sociales. Très important, les convenances. Surtout pour un notable.

*

* *

Il prit le plan de banlieues dans la boîte à gants et étudia l'itinéraire. Il n'était allé qu'une fois dans le quartier de la Cuve à Choisy. Il passa par le haut de Boissy puis de Limeil. Il quitta ensuite le plateau au

EXTRAIT

niveau du carrefour de Crosnes et descendit jusqu'à la Seine qu'il franchit sur le pont de Villeneuve.

Il ne remarqua pas la moto qui le suivait depuis Sucy. Sur la rive gauche de la Seine, il traversa Villeneuve-le-Roi et Orly.

« Orly, c'était pas là qu'habitait Sofiane ? »

Il trouva la rue Albert 1er à l'entrée de Choisy.

« Premier… Cela me rappelle le 1er Spahis. Qu'est-ce que j'en avais bavé ! Le plus dur avait été les classes : marches de nuit, manœuvres dans la neige, parcours d'obstacles. Pour des cavaliers, on n'a jamais autant crapahuté ! Jamais non plus vu un seul canasson ! Ah, si, le jour de la Saint-Georges, lorsque Kartouche était allé à l'État-major de Baden chercher trois brèmes promises à l'abattoir pour les exhiber en tête du défilé ! »

Il s'arrêta devant l'immeuble et coupa le moteur.

« Derrière, suivaient les EBR, les engins blindés de reconnaissance. Ces chars légers avec leurs énormes huit roues, sans chenilles. Quant à l'adjudant-chef Kartouche, on peut dire qu'il faisait partie des meubles. Le bruit circulait qu'il s'était engagé en Afrique du Nord, pendant la dernière guerre mondiale, et qu'il avait chargé à cheval les blindés de Rommel ! Sans rire. »

Il s'accorda une cigarette.

« Premier. Et puis toutes ces parties de poker truquées, qu'on avait mises au point Sofiane, Xav' et moi. Faut dire qu'on s'ennuyait grave. Le soir, on pouvait pas sortir du quartier Martin. Même en civil, on était reconnaissables à cent mètres, avec nos deux millimètres de cheveux sur le caillou ! Les allemands nous évitaient comme la peste. Les allemandes,

EXTRAIT

surtout. À juste titre, d'ailleurs. Il nous restait le foyer pour l'alcool et le cinoche pour les navets. Alors, le poker avec ses embrouilles juteuses, on n'allait pas cracher dessus ! Ah ! Combien de pigeons on a plumés ! C'était toujours le même scénario : d'abord on les sélectionnait, on choisissait les plus arrogants, et ce n'était pas ce qu'il manquait, puis, l'un de nous trois leur proposait des parties avec des enjeux réels et faisait semblant de chercher d'autres partenaires. »

Il sourit.

« Les autres partenaires, c'était toujours les deux autres complices, qui passaient par là, comme par hasard. En début de partie, on laissait toujours le pigeon gagner. Il prenait de l'assurance, croyait en sa chance, invoquait inévitablement sa bonne étoile ou bien sa veine de cocu. Il y avait toujours un moment magique où il osait prendre de plus en plus de risques. Les mises augmentaient. Personne n'avait compris que la partie ne se jouait pas chacun pour soi, mais à trois contre un. On changeait d'endroit à chaque fois. Face à notre numéro bien rôdé, nos victimes n'avaient aucune chance Nous, on communiquait la valeur de nos cartes selon un code de signes. Le pigeon abattait fièrement un brelan alors que l'un de nous trois avait récupéré des deux autres compères les cartes nécessaires pour constituer un full ou une quinte floche ! »

Pasko voulait faire l'amour à sa maîtresse. Il était venu pour cela. Elle fut réticente. Elle voulait discuter. Pasko usa de son pouvoir pour arriver à ses fins.

EXTRAIT